Présentation

Introduction

Ioannis Kanellos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1971>

DOI : 10.4000/praxematique.1971

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 3-10

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Ioannis Kanellos, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1971> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1971>

Présentation

Une idée simple, mais de mémoire célèbre, proclame que l'on ne peut comprendre une chose en dehors d'un cadre. Enfin, d'un certain cadre. Et qu'entre la chose et son cadre, il existe un lien de mutuelle détermination, voire de formation, peut-être même de mutuelle conformation : le cadre, qui n'existe ni pour la chose ni par la chose, se démontre toujours essentiel pour le dévoilement d'une possibilité de manifestation de cette dernière, qui, rétrospectivement, devient nécessaire pour le poser.

Suivant l'héritage choisi et le domaine visé, cette notion de cadre reçoit diverses dénominations : contexte, bien sûr, de manière générale et non marquée par une discipline, mais aussi, genre, catégorie, fond, société voire niveau ou groupe social, environnement, niche, génotype, type, voire archétype, et même modèle, norme, thème... Elles sont sans doute irréductibles l'une à l'autre. Quoi qu'il en soit, l'idée de fond est commune et semble concerner plus une valeur épistémologique qu'une vérité transversale : il paraît inintelligible de chercher à dire *ce qu'est* une chose sans dire *où elle est* (ce qu'elle est). Ainsi, il est possible de soutenir qu'une chose, en soi, ne peut être quoi que ce soit ; et qu'elle devient quelque chose par les déterminations que son cadre lui apporte.

« La chose sémantique » ne saurait faire l'économie d'un tel rapport au cadre. Elle se décline également en « identité » et en « position »

pour être pleinement ce qu'elle est, *i.e.* sémantique : il faut placer les choses, leur trouver un lieu pour qu'elles puissent développer leur identité sémantique, et, plus avant, jouir de la valeur d'une telle identité. Bien entendu, pour les choses sémantiques, cette jouissance est toujours rapportée dans la direction d'un sujet. Non seulement parce qu'il sera le bénéficiaire terminal de l'entreprise du sens, mais aussi, et surtout, parce qu'il sera toujours l'acteur dans la constitution de cette dialectique entre identité et position.

Cependant, cette « chose sémantique » est notoirement problématique, en forme et contenu, en tradition élue ou en pratique suivie, si bien que ce qu'on vient de dire peut apparaître tout au plus — et à juste titre — un château bâti sur du sable. D'un autre côté, une telle idée, par son caractère général, admet nombre d'adaptations et autant d'interprétations. Même à l'intérieur d'un espace qui semble désormais débroussaillé et circonscrit, comme celui d'une sémantique linguistique. Il devient impératif de préciser : dans ce numéro des *Cahiers de Praxématique* nous avons voulu parler de cette « chose sémantique » qui est engagée dans la forme du texte. Et nous poser, plus avant, la question de son cadre et de son rapport à un tel cadre, que nous avons volontairement voulu comprendre également sous la même forme, *i.e.* celle du texte. Nous nous expliquons davantage :

Le texte, en tant qu'unité, semble être l'horizon convoité de toute analyse linguistique. Cependant, la complexité d'une telle entité rend rédhitoire tout projet visant à rationaliser son fonctionnement sémantique, du moins suivant des méthodes déjà connues et utilisées. Mais il n'y a pas seulement sa complexité qui fait obstacle dans un tel dessein. Il y a également le caractère ouvert d'un texte : aucun texte ne se limite à ses données. Il fait dépendre son contenu des stratégies d'interprétation que déploie son lecteur. Cette particularité n'en est pas une : elle affecte autant toute unité linguistique, en particulier les unités lexicales, dont le marquage doublement contextuel et subjectif amène sur scène des débats souvent impondérables sous l'égide d'une ambiguïté, prétendument inhérente à la structure lexicale. Simplement, cette ouverture interprétative est plus remarquable sur un plan textuel.

D'autre part, la nature textuelle semble présenter un certain caractère de clôture, au sens où, au fond, tout élément relevant du dire peut

prendre la forme d'un texte. Cette remarque, probablement triviale, débouche sur d'importantes conséquences. En particulier, si l'on admet que même cette obscure notion de cadre peut être également « dite », et prendre par conséquent également la forme d'un texte. C'est dans ce sens qu'il faudrait comprendre le titre retenu pour ce numéro des *Cahiers de Praxématique*. Le cadre voulu pour un texte ne saurait être autre chose qu'un texte, seulement il convoque la modalité du nombre plutôt que celle de la quantité, et devient société. Société des textes, bien entendu, qui, précisément par l'appropriation qu'en fait un sujet, dans un objectif interprétatif qu'il s'est au préalable fixé, reçoit une dénomination plus technique, celle d'intertexte.

Reformulé, notre projet consiste à considérer le rôle qu'une société de textes peut tenir en tant que cadre pour instituer l'identité interprétative d'un texte (*i.e.*, comment il est susceptible d'être compris). Une telle société peut être hypothétique ou carrément probatoire, mais elle n'a rien de fortuit, dans la mesure où elle correspond à un projet de compréhension — projet porté, précisément, par l'interprétation. Elle correspond, en un sens, au versant textuel d'une modélisation. C'est à l'intérieur d'une telle société de textes qu'on ira chercher le matériau pour faire générer cet excédent de sens qui vivifie le texte, et qu'on pose devant nous constamment comme une conjecture, parfois même comme une simple question. C'est elle qui fournira les limites et les normes de l'espace du travail sémantique, mais aussi les contraintes d'un déploiement qui fera la dot sémantique du texte. C'est elle aussi qui, rétrospectivement, fournira les conditions interprétatives et les diverses mesures de leur validation. Comme telle, cette société textuelle va de pair avec l'organisation sociétale de l'humain et le « paramétrage » de sa vie par la présence de l'autre. En effet, si la plus-value sémantique d'un texte se précise subjectivement, elle procède, tout d'abord, de l'intersubjectif. Car, précisément, cet élément humain n'est jamais un mais plusieurs, il n'est pas stable mais variable et, de plus, toujours dépendant. Il inclut plusieurs dimensions allant du schéma simplifié de l'interlocution jusqu'aux comportements réglés de toute une société, en passant par nombre de degrés de régulation intra-groupale ; il convoque la culture, individuelle sans doute mais avant tout la culture collective, il ajuste des objectifs à des échelles variables,

intègre des valeurs et des normes, il donne lieu à la confrontation idéologique, il récupère des déterminations et des contraintes relevant du temps et de l'histoire. Enfin, il est constamment sujet aux variations et spécificités situationnelles, qui ne sont pas seulement subjectives mais répondent de l'intersubjectif.

Un tel choix pose déjà comme préalable la reconnaissance des limitations internes d'une approche systémique et plutôt synchronique de la langue.

Les critiques de ce que communément on entend par conception de la langue (et donc du sémantisme) à la Saussure, s'affirment désormais sans contrainte ni frustration. Cependant, elles ne visent pour la plupart qu'une option interprétative du *CLG*, en aucun cas unique, mais qui, par le cours de l'histoire, s'est vue largement imposée dans les consciences scientifiques. Ce retour des idées et des valeurs a néanmoins des vertus restauratrices en ce qui concerne la mémoire de Saussure, dans la mesure où il restitue son projet d'une linguistique moderne en valorisant ses doutes et ses hésitations théoriques face à l'objet linguistique, somme toute aussi aporétique que tout objet de science qui implique l'élément humain. Saussure aurait-il omis de sa vision de la langue l'évidence de la présence humaine avec tout ce qu'elle apporte en matière de réélaboration sémantique ?

Précisément, la première contribution de ce numéro (Simon Bouquet) vise à éclairer les rapports de la tradition du *CLG*, longtemps considérée comme une pierre majeure dans la tradition logico-grammaticale, avec une théorie de l'interprétation authentique, *i.e.* relevant d'une tradition rhétorique et herméneutique. Par une étude exemplaire, qui retrace sa filiation avec la technique philologique et historique, on découvre qu'une fois que le *CLG* est augmenté par un matériau critique tout aussi informatif que sa version standard, et tout aussi légitime pour la mémoire de Saussure, les choses n'apparaissent plus aussi tranchées. Le *CLG* n'est qu'une interprétation du cours de Saussure, *i.e.* une sélection et une élaboration secondaire, toutes deux coordonnées par une option interprétative. Mais déjà, ces traits trahissent une présomption de compréhension. Si une théorie de l'interprétation chez Saussure peut sembler une hypothèse osée, il ne reste pas moins que l'on peut relever chez lui les traces systématiques d'un

enseignement qui pourrait paraître parfois aux antipodes de la doxa constituée autour du *CLG*. En particulier, les traces d'une vision de la sémiologie qui ne soit pas alignée sur une pure conception logico-grammaticale, une notion de la valeur oscillant entre langue et discours, un souci affirmé pour les concepts de texte et de discours, et une volonté de ne pas négliger dans un concept original de pragmatique nombre de paramètres relevant de l'intentionnalité (inter)subjective.

L'étude de cette première contribution constitue déjà un excellent exemple de ce qu'on pourrait appeler « approche intertextuelle » du sémantisme textuel. Ioannis Kanellos prend le relais pour réfléchir, sous forme dialogique, sur le concept d'intertexte et sur son rôle dans une sémantique de type rhétorico-herméneutique. Il tente d'établir sa nature, ses modes de constitution, sa nécessité dans un projet de compréhension, sa finalité interprétative, ses apports en termes de validation sémantique. Mais aussi de pointer ses différences avec des notions qui peuvent paraître proches (comme celle d'encyclopédie ou de corpus) et de signaler les dangers qu'il inclut en matière d'aberration interprétative. L'intertexte en réalité ne saurait être perçu que comme qualité. Une idée qui ne fait que reprendre l'idée initiale de ce numéro, la dialectique entre identité et position sémantiques, dans la direction de l'historicité.

Cette dernière réflexion se poursuit dans la contribution suivante de François Rastier et Bénédicte Pincemin, qui tentent de forcer le concept d'intertexte à prendre en compte une problématique des genres. Si, effectivement, l'intertexte est une donnée naturelle mais aussi exigée de toute relation au texte, une sorte d'« extériorité qui dessine le texte », le genre, envisagé comme « norme de la sémiosis textuelle », apparaît comme une notion fondamentale pour asseoir une réflexion sur l'organisation mais aussi sur l'utilisation de cette société des textes qu'est l'intertexte. En effet, les genres pourraient être envisagés comme une double médiation symbolique : entre l'individuel et le social d'un côté, et entre la sphère physique et l'activité représentationnelle, de l'autre. Cette conception rend possibles les premiers éléments de réponse à la question de la constitution d'un corpus, ainsi qu'à celle de la ligne de démarcation entre les paliers du contexte et celui de l'intertexte. Cette contribution préfigure d'ailleurs la dernière dans ce numéro, dans la

mesure où elle débouche sur des considérations relevant de ce qu'on commence à appeler aujourd'hui « philologie électronique ». En effet, elle fournit un cadre critique pour une modélisation du travail qui consiste à mettre sur pied et à exploiter un intertexte.

Suivent, ensuite, deux contributions « applicatives » mais de type paradigmatique. Elles visent à montrer quelques aspects de la notion d'intertexte et de l'envergure de son utilisation.

Dans la première, Paul Siblot choisit de partir d'une critique des deux traditions établies d'analyse — des textes et du discours — pour tenter de donner, au moyen de l'étude d'un poème, une réponse à ce qui semble être un dilemme épistémologique entre les deux. Il tente de montrer que l'idée suivant laquelle le texte se suffit sémantiquement à lui-même n'est qu'illusion. Pour ce faire, il entame alors une recherche « archéologique » sur le texte choisi qui, sur la base de quelques présomptions motivées, établies sur des éléments repérables à l'intérieur même du texte, englobe les dimensions sociale, historique, culturelle et politique et contribue, précisément à le « positionner » avant même d'opter pour une stratégie de lecture particulière. Il finit, ainsi, par proposer une grille d'interprétation fondée sur une amplification de la dialectique entre le Même et l'Autre, dans une formation discursive particulière qui contraint la production et, une fois identifiée par le lecteur, canalise les parcours de l'interprétation. Au bout de ce parcours, on arrive à voir de ses propres yeux les raisons qui invalident la prétendue immenence du sens dans le texte, et, partant, à justifier une position théorique en la matière qui n'a plus à trancher entre les deux traditions d'analyse initiales. En effet, toute lecture ne peut prétendre qu'à un régime de plausibilité, dont les ressources seront toujours à rechercher à ses arguments et à ses attestations.

Dans la seconde, Sophie Moirand propose de nous ramener sur le sol de l'analyse du discours de tradition française et d'un dialogisme bakhtinien retravaillé, pour réfléchir sur l'intertexte à la lumière des notions de genre et d'historicité. En cherchant, précisément, les indices dialogiques qui permettent de reconstituer un modèle du contexte, elle est amenée à étudier les formes de génération et de stabilisation des intertextes et des interdiscours. A la fin de ce parcours on finit par reconnaître que leur trait remarquable emprunte beaucoup à la notion

d'isotopie : il s'agit de récurrences de sèmes, de mots voire de constructions syntaxiques qui, rétrospectivement, fonctionnent comme indices de contextualisation (textuels, intertextuels, interdiscursifs). En essayant de voir de près la dialectique entre un dialogisme intertextuel et un autre, interactionnel, on arrive aussi, naturellement, à se poser la question de la constitution d'une mémoire intersubjective, qui peut être envisagée comme le pendant socio-cognitif de l'intertexte et de l'interdiscours. C'est précisément cette mémoire qui assure la régulation des niveaux de contextualisation, sous forme de plausibilité interprétative et dont l'égard sera toujours exprimé par rapport à une version de l'histoire.

Ludovic Tanguy et Théodore Thlivit se proposent de clore ce dossier par une contribution sur une question d'actualité. Le concept de texte évolue avec les nouveaux supports et ses modes de transmission, et, avec lui, nos habitudes de lecture. La question posée ainsi par ce numéro des *Cahiers de Praxématique* ne saurait faire l'économie du cadre des nouvelles technologies de communication et d'information, à un moment même où les sciences de la cognition y prêtent de plus en plus attention. Les auteurs cherchent à dresser l'état d'une approche anthropocentrée comme seule issue rationnelle et prometteuse dans un environnement trop hanté par le mythe de Pinocchio. Il est clair qu'il n'est pas possible de ramener la compréhension d'un texte au niveau d'une machine, dans la mesure où il n'est pas possible de calculer ce qui est par essence incalculable : son contexte. Le corollaire en est désormais clair : la compréhension ne se calcule pas. Cependant, tant pour un texte que pour un intertexte, la machine, tout en respectant l'homme, peut lui fournir une aide précieuse dans l'organisation, le maintien de la cohérence voire la suggestion des ressources contextuelles, précisément en offrant des moyens de leur modélisation et de leur gestion sous forme d'intertexte. Partant ainsi d'un modèle d'une sémantique interprétative, ils procèdent jusqu'à la mise sur pied d'un modèle anthropocentré qui en fournit une extension intertextuelle applicative. Les systèmes anthropocentrés sont de toute évidence la seule alternative viable d'assistance à la compréhension d'un texte ou d'un corpus de textes dans le cadre des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Sans doute, il y aurait beaucoup d'autres thèmes intéressants à aborder autour de la question d'intertexte. Mais rien ne s'épuise — encore moins dans un espace limité. Ce que nous avons essayé de faire, sans prétention, dans ce numéro des *Cahiers*, c'était tout au plus apporter quelques éléments sur ce processus qui fait que tout texte, à mesure qu'il passe d'une fonction informative à une fonction proprement sémantique, convoque l'initiative de son lecteur. Une initiative qui cherchera toujours le mode de sa régulation dans l'intersubjectif, et la norme de sa validation sous forme de plausibilité interprétative. L'intertexte nous a précisément semblé le lieu de position naturelle tant de la première que de la seconde.

Ioannis KANELLOS